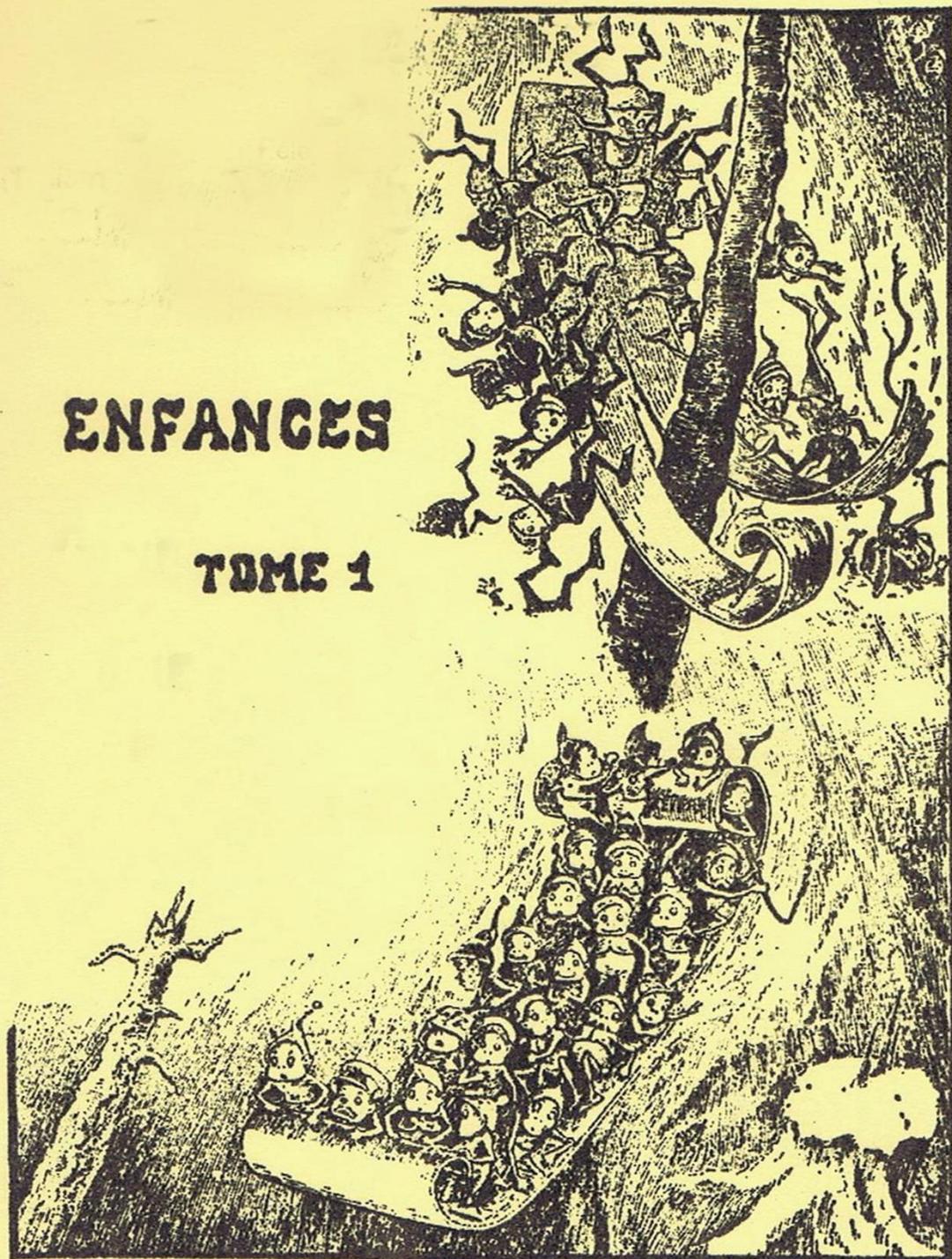


# LES QUATRE FRÈRES ROCHAT

ENFANCES

TOME 1



ÉDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "ARCHIVES FAMILIALES"

NO 2

LES QUATRE FRERES ROCHAT

ENFANCES

Tome premier

1954 - 1963

EDITIONS LE PELERIN

1990

ARBRE GENEALOGIQUE DE JULES ROCHAT DES CHARBON-  
NIERES, ANCIEN LAITIER - 1882 - 1963 - DIT TSUN

David Rochat du Haut des Prés

|

Louis Rochat du Haut des Prés

|

Moïse Rochat du Haut des Prés  
né .. XII 1784 - + 10 IX 1877  
ép. Marie-Angélique Rochat de  
l'Épine - 1793 - 1883.

|

4 enfants, dont:  
Jules-Samuel Rochat (Haut des Prés)  
né le 28 IX 1826 - + 21 VII 1901  
ép. Louis Suzanne Adr. Jeannette  
Rochat de l'Épine-Dessous.

|

5 enfants, dont:  
Samuel-Frédéric Rochat dit Sami  
1858-1937, agriculteur aux Charbon-  
nières / l'Épine-Dessus. Ep. Eva  
Rochat de Bonport.

|

6 enfants, dont:  
Jules Rochat - 1882 - 1963 - agri-  
culteur-laitier aux Charbonnières.  
Ep. Ellen Virginie Rochat (Titouillon)  
1887 - 1970.

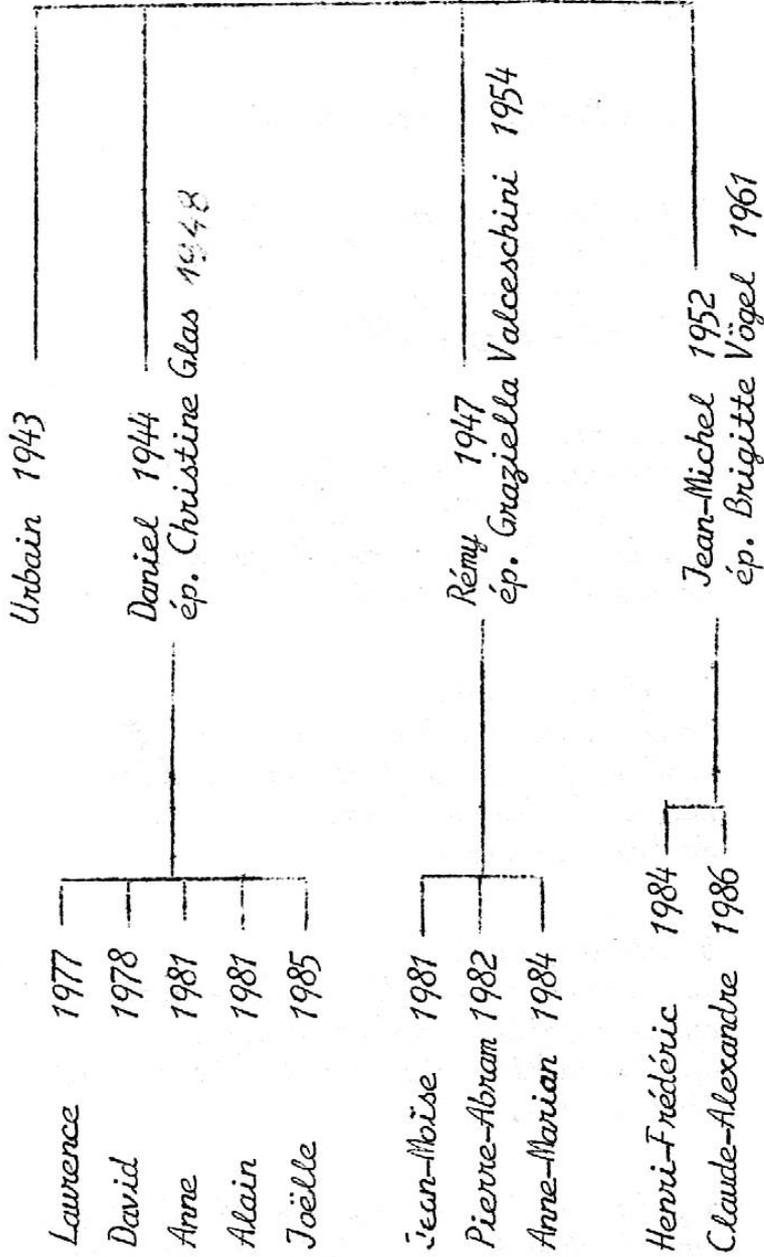
|

5 enfants, dont Gaston Rochat, laitier  
aux Charbonnières (1910). Epouse Lina  
Glauser de Champvent (1916).

|

4 fils (voir au verso)

Gaston Rochat 12 II 1910  
ép. Lina Glauser 6 IX 1916



## INTRODUCTION

Mon père fête ses huitante ans cette année 1990. Félicitations. Ce n'est pas un bien grand remerciement pour ces 80 années de vie menées sur une époque où tellement de choses ont changé. Alors comment lui témoigner notre reconnaissance, à ce bon vieux père? Une bouteille? On l'a déjà eue lors de la cérémonie "officielle". Vin de Californie offerte il y a quelques années lors d'une visite par Barbara, une amie de la maison. Elle a fait plaisir, cette bouteille d'un blanc assez particulier. Mais voilà, il n'en reste rien. Un livre alors? Il les a tous lus, nous dit-il. Des Bonneau? Ca ne se vend plus depuis belle lurette, c'est même passé de mode, paraît-il. Des Maigret? Là aussi notre ami Simenon nous a dévoilé un peu près tout de ses soixante à huitante volumes qui contiennent les enquêtes de ce héros hors du commun. Creusons-nous encore un peu la tête... voilà, il faut rappeler l'époque, la grande époque où la famille Rochat en était à son âge d'or. Ecrire. C'est en cours. Mais il me faudra 10 volumes au moins, et cette oeuvre me prendra bien autant d'années.

Je me souviens pourtant de nos cahiers de composition. Les titres de nos textes étaient certes donnés par le maître, Pompon pour la primaire, Paul-Henri pour la prim-sup. Mais après par contre on pouvait broder tout à notre aise. Et comme l'imagination nous faisait

singulièrement défaut, nous racontions ce que nous pouvions connaître. Et c'était précisément notre vie à nous six. La maison, ses travaux, ses personnages, les chats, le jardin, le temps qu'il fait, les travaux du village comme ceux de la campagne.

Tout ça sélectionné et placé dans un certain ordre, vous donne une année d'autrefois. Ce ne sont pas des chefs d'oeuvre, assurément, car nous n'étions pas des génies de la rédaction, nous autres les RoCHAT. La belle affaire, nos témoignages concernent quand même ce que nous avons vécu. Textes bien écrits, mal façottés, voici notre famille telle qu'elle se présentait. Vous verrez, mon père, ma mère, mes frères, vous verrez aussi Christine et Brigitte, Graziella, mes fils, ma fille, mes nièces et neveux, il y a là dedans de l'émotion, et ô combien de ces petites choses dont je n'avais plus moi-même le souvenir.

Cette brochure est ainsi un témoignage unique sur cette vie passée. Elle rappellera à ceux qui liront ces lignes quelle fut cette époque passée, non pas sans ombres, ce serait trop beau, mais heureuse quand même. Peut-être plus pour nous les enfants, que pour nos parents qui devaient mener la barque avec un salaire pas des plus mirifique. Mais on est là aujourd'hui quand même. On goûte au présent. Et de ce présent, nous avons la joie de nous retourner sur ce bon vieux passé par les quelques pages qui suivent.

LA FONTE DES NEIGES - Urbain -

La pluie tombe sur la route glissante et boueuse où des filets d'eau ruissellent. Pas un chat dehors. De temps en temps, une personne passe, habillée chaudement, chaussée de grosses bottes. Puis la route devient à nouveau déserte, monotone. Quelques instants plus tard, j'entends le bourdonnement d'un véhicule qui se rapproche. Soudain, il arrive. Je me gare derrière un rempart pour ne pas me faire éclabousser.

Puis tout redevient silencieux. 1954 CCGR.

NOUS TEIGNONS LES OEUFS - Jean-Michel -

Aujourd'hui, c'est la veille de Pâques; nous teignons les oeufs. Maman m'appelle et moi tout joyeux j'arrive. Elle plonge les oeufs dans les boîtes et pendant ce temps elle prépare la couleur jaune, rouge, brun, violet, vert. Quand les oeufs sont cuits, elle les sort délicatement et elle m'en donne trois pour les colorier. Maman trempe les autres séries de six dans les boîtes. Et pendant ce temps je peins les oeufs avec les bâtonnets. Je dessine sur un des rectangles, sur un autre des poussins et sur le dernier je dessine des ronds. Et quand maman a fini, elle les refroidit. Après quelques minutes je les mets dans des petits paniers en osier, et avec de la mousse verte pour ne pas les casser. Et je les pose sur le dressoir.

28 avril 1962 CCGR.

NOTRE VILLAGE AU PRINTEMPS - Urbain -

Depuis quelques jours, le temps est beau, le ciel bleu; le soleil réchauffe la campagne. La nature est toute renouvelée, l'herbe pousse, les fleurs ouvrent leurs corolles toutes nouvelles. Les oiseaux sont déjà revenus; ils bâtissent leurs nids. Les arbres bourgeonnent. Le matin il ne gèle plus. Le village est plus gai qu'en hiver. Des femmes promènent leurs petits enfants dans

dans le village, d'autres tricotent devant la maison. Des personnes bêchent leurs jardins. Devant les maisons, les jonquilles et les tulipes éclosent. Dans les champs, les paysans épenchent du fumier, d'autres plantent des pommes de terre pour l'hiver prochain.

Dans les forêts, les dernières taches de neige disparaissent. Les bûcherons commencent à abattre des arbres.

Les jours de mauvais temps, les garçons vont aux alentours du village pour chercher des escargots. Les jours deviennent de plus en plus grands, les nuits plus courtes. Le printemps est là.

Le 14 mai 1955 CCGR.

#### NOTRE MAISON D'ECOLE - Urbain -

Notre maison d'école est située au bout du village, du côté du Séchey. Elle est au bord de la route. Tout autour de l'école se trouve une grande cour goudronnée, entourée de barrières et d'un grand jardin.

Notre école est déjà vieille, mais elle est bien entretenue. Elle a un grand perron accessible des deux côtés. Au-dessus de celui-ci est inscrit le nom du village et la date de construction (1876); derrière on aperçoit un petit ravalement.

Les fenêtres de l'école sont plus grandes que celles des autres maisons et arrondies en haut. L'intérieur est très vaste. Quand nous rentrons nous nous trouvons dans le vestibule; de chaque côté se trouvent des patères. Deux portes donnent accès aux classes, d'un côté la petite, de l'autre la grande. Ce sont deux grandes salles spacieuses. Le sous-sol a les toilettes, quelques caves et une chambre à lessive. En haut deux galetas remplis de bois pour l'hiver.

Le 28 mai 1955 CCGR.

#### NOTRE MAISON - Daniel -

Notre maison est située au haut du village, au bord de la route. Elle est vieille. Elle s'élève comme

une statue gigantesque. Elle a un fumier couvert d'un toit d'éternit, sa remise, son écurie avec son banc, sa fourragère, son galetas avec son fumoir, son garage, ses vastes chambres où nous passons de belles journées, son toit de tuiles neuves avec ses cheminées qui se dressent comme des soldats au garde-à-vous. Sa grange avec ses chars, son foin qui parfume la maison, son monte-charge qui grince quand on tourne la manivelle. Elle a aussi des animaux; des vaches qui meuglent, des chats qui miaulent, des poules qui gloussent. Elle a des roses, des légumes dans son jardin. Elle a des nids sous son toit.

Le 7 janvier 1956 CCGR.

MON FRERE CHERCHE DES ESCARGOTS - Daniel -

Une pluie tiède arrose la campagne. Mon frère tend la main: "Ah! la bonne pluie, je vais aller chercher des escargots". Le chapeau qui le coiffe et la veste qui lui descend jusqu'aux genoux lui donnent l'aspect d'un vannier. Il lance un sac sur son épaule et se hâte vers l'orée du bois. On peut suivre sa piste sinueuse dans l'herbe. Arrivé à l'endroit choisi, il parcourt quelques mètres, aperçoit un escargot, se baisse, le ramasse, le considère et le rejette, car il est trop petit. D'un mouvement machinal il incline l'herbe et lance les mollusques dans son sac. Il écarte les branches d'un buisson, inspecte tous les recoins et, de temps en temps, jette une bestiole dans son sac. Chaque fois qu'il se baisse, un filet d'eau s'échappe des rebords du chapeau. Quand il ramasse un escargot de bonne taille, cela l'encourage. De temps à autre il soupèse son sac. "Est-il assez lourd pour qu'il vaille la peine de se tremper jusqu'aux os?" Bientôt il juge le sac assez lourd et rentre tout joyeux à la maison.

Mai 1958 CPPHD.

### LA MONTEE AU CHALET - Urbain -

Jeudi c'est le jour de la montée. Sorti de l'école, je cours à la maison, je pose mon sac, enfiler une salopette, prend un bâton et pars chez ma grand-mère. Quand j'arrive chez elle, mon oncle lâche les vaches qui partent directement vers le chalet. Elles sont joyeuses et font branler leurs clochettes. De temps en temps nous devons aller chercher l'une d'elles qui est sortie du troupeau et qui va brouter dans les champs. Le reste du voyage se passe sans incident.

Quand nous arrivons, les vaches courent brouter, pendant que nous allons au chalet. Quelques minutes plus tard nous partons regarder l'étang où nagent des têtards, des salamandres et des tritons. Soudain nous entendons un appel. Alors nous retournons au chalet pour le dîner. Tout est prêt. La soupe fume. Quand on nous l'a versée, nous la buvons rapidement. Puis vient le rôti, les pommes de terre et de la salade que nous attendons depuis longtemps. Quand nous nous sommes bien restaurés, nous restons un moment devant le chalet, puis nous allons nous promener dans les bois pour voir si nous trouvons quelques branches de muguet. Ensuite nous prenons les quatre heures. Et vers six heures nous descendons en tracteur.

Jun 1955 CCGR.

### LE CHALET DE LA MURATTE - Urbain -

Le chalet de la Muratte, construit en mille sept-cents-vingt et un, se trouve à environ une heure de marche du village des Charbonnières. Construit sur un monticule; il est entouré de forêts de sapins et de pâturages.

Le bétail s'abreuve à une citerne près du chalet et un puits près d'un étang vaseux grouillant de têtards et de tritons. Son jardin entouré de fils de fer barbelés, n'a plus été bêché depuis plusieurs années. Un mur de pierres entoure le devant du chalet. Les abords des portes d'écuries sont couverts de dalles inégales. Le chalet, de forme carrée, est

construit de grosses pierres. Son toit de tôle, composé de quatre pans, approvisionne d'eau la citerne.

L'intérieur se partage en huit pièces, dont une étable contenant une cinquantaine de bêtes; la cuisine montre une vaste cheminée sous laquelle pend une énorme chaudière destinée à chauffer le lait et le transformer en fromage. On trouve encore une chambre à lait où l'on dépose le lait dans de grands baquets, puis une chambre à fromages où s'alignent quatre "pendants". Un escalier sombre et étroit nous conduit aux deux chambres à coucher et au "solin".

Ce vieux chalet du Jura résistera encore à beaucoup d'intempéries.

1956 CPPHD.

A LA MONTAGNE AVEC MON PAPA - Jean-Michel -

Aujourd'hui j'ai décidé de monter avec mon père à la montagne et d'y rester pour passer la nuit. Donc je prends ma musette, y enfouis une lampe de poche, un couteau et mes quatre-heures. La moto monte péniblement le Crêt-de-l'Épine, puis arrive en haut des Communs. Un dernier coup d'oeil sur la Vallée et on change de monde. Avant l'on était dans la belle vallée ensoleillée, et maintenant on est dans une forêt sombre et profonde. Après avoir franchi deux portails, l'on se retrouve sur la Muratte. L'on aperçoit le chalet, avec ses trois mansardes, ses deux portes et son toit gris. Les vaches sont dehors; donc mon premier travail sera d'aller appercher. Ce n'est pas toujours facile.

Quand tout est rentré et attaché, je rentre dans la cuisine. C'est une grande salle au toit noirci par les années, aux murs en chaux, au sol usé par nombre de générations. Et le vieux foyer, combien a-t-il vu de têtes? Des barbus, des maigres, des gros, des grands. Mais je ne la voudrais pas autrement. J'aime ce vieux foyer.

Les heures passent et vient celle de la traite. Heureusement qu'il y a la machine à traire, car il y a une bonne vingtaine de vaches. Quand la traite est

finie et le repas préparé, nous nous réunissons tous autour de la table avec un bol de chocolat fumant. Le soleil s'est déjà couché à l'horizon. Et dans cette salle où brillent quelques flammes au milieu du foyer et où les coins se font imprécis, deux hommes discutent. Oui, ces deux hommes on les aurait retrouvés quarante ans avant. La seule différence c'est qu'ils étaient des enfants.

1966 CCGR.

LA PLACE DU VILLAGE UN DIMANCHE MATIN - Jean-Michel -

La place est située en face de l'hôtel du Cygne, au croisement des routes qui vont, l'une à Mouthe, l'autre au Sentier et la troisième au Pont. C'est à sept heures que commence vraiment la vie sur la place. Un paysan passe, tirant sa carriole, le visage sombre. Puis un habitant passe, un bidon à la main. Un peu plus tard des autos partent l'on ne sait où passer le dimanche. A neuf heures les cloches tintent, rappelant le devoir du citoyen. Des autos françaises s'arrêtent à la pompe à essence. Un peu plus tard des enfants apparaissent, venant de tous les coins du village et ils s'assemblent devant l'église, regardant à tous moments l'horloge; et ils courent, discutent, piaillent, pareils à des moineaux. Aussitôt les monitrices rentrées, les élèves suivent, et à 9 h 30 la place est de nouveau silencieuse.

10 h 30. Les grandes personnes rentrées, les enfants restent seuls sur la place et ce n'est que courates. Mais peu à peu le calme revient jusqu'à la sortie. Les portes s'ouvrent et les gens défilent. Ils discutent, se saluent. Et chacun part dans sa direction.

1966 CCGR.

19 H 30 DEVANT LA LAITERIE - Rémy -

Vers sept heures et demie, le jour s'éteint et fait place à un soir calme et clair au ciel piqué d'étoiles. A peine plus tard, les gens affluent vers la laiterie

d'où ils ressortent aussitôt, un lourd bidon de lait à la main.

Quelques-uns, des jeunes surtout, après avoir pris leur lait, posent leurs bidons près du mur et se groupent vers la barrière. L'un d'eux s'y "aguille" comme il peut, l'autre s'assied sur une bicyclette. Ils parlent de l'école, du cinéma, de leurs vacances. De temps en temps un éclat de rire général s'élève dans l'air. Tout à coup un nouveau venu arrive à vélo et s'attarde vers le groupe à discuter. Quelquefois la porte s'ouvre et l'on peut voir l'intérieur de la laiterie. Les paysans, adossés à la chaudière, sont en train de raconter des histoires. Une dizaine de personnes attendent pour avoir du lait.

Un vieillard, sa boille au dos, d'un petit pas cassé, s'en retourne.

Le 2 mai 1959 CCGR.

#### LA LAITERIE DES CHARBONNIERES - Urbain -

La laiterie des Charbonnières est située au centre du village, près de la boulangerie. Elle est carrée. Au-dessus de la porte se trouve un petit avant-toit. Derrière, le mur est percé par cinq ou six minuscules fenêtres. Quand on rentre, on arrive directement dans une salle. Cette salle est spacieuse; au centre se trouve la chaudière. Aux côtés est aménagé toutes sortes d'instruments. La centrifuge, l'embrochoir, près de la porte, le couloir. Tout au coin une balance. La chambre à lait est plus petite; à côté de la porte, le frigo, et tout au fond, la baratte pour faire le beurre. Au sous-sol deux caves, une grande et une petite, où l'on met les fromages. En face de la porte de la petite cave est déposé une grande cuve où l'on met saler le fromage. Le soir les gens viennent acheter du lait, et les paysans en vendre. C'est le lieu de rassemblement des paysans. Ils parlent des cultures et du temps. A huit heures la laiterie est fermée.

1955 CCGR.

### UN HABILE BRICOLEUR - Jean-Michel -

Cet habile bricoleur, c'était mon oncle Arthur. Un vrai champion du bricolage. Un jour il lui prit l'idée de construire une cabane d'écorce sur la Muratte pour abriter les bûcherons en temps de pluie. Ce refuge est une vraie merveille, et si vous passez une fois par là-bas, arrêtez-vous à l'Hôtel du Bûcheron; vous ne le regretterez pas.

La première opération consiste à faire la charpente. Pour la faire il a fallu apporter des troncs, creuser pour les souder dans le sol; il a fallu scier, raboter, clouer.

La deuxième opération consiste à enlever des écorces, ce qui n'est pas une petite affaire. Il faut déjà trouver une coupe de bois au printemps pendant que la sève monte. Aussitôt l'arbre tombé et ébranché, il commence à prendre l'écorce. 1o il coupe l'écorce dessus, puis à la longueur voulue tout autour du tronc. Ensuite il prend un bois et le coupe de façon à ce qu'il puisse soulever l'écorce. Les écorces soulevées, il faut les transporter, ce qui n'est pas toujours agréable. Car une écorce, ce n'est pas léger. Toutes les écorces amenées devant la cabane, il faut les ajuster et avant qu'elles sèchent, et il en met au moins 2 à 3 couches pour que l'eau ne passe pas, et pour résister à la neige. Cela fini, il ne reste que le figiologie.

Septembre 1966 CCGR.

### MON ONCLE - Jean-Michel -

Il s'appelait Arthur; il était de taille moyenne et assez épais. Son pas s'était apesenti avec les années. Sa figure était pleine et ses cheveux devenus gris par le poids des soucis. Il avait une moustache grisâtre. Mais il était encore en bonne santé. Quand j'entrais chez lui, je le voyais assis dans son fauteuil, fumant une bonne pipe.

Mais quand il discutait, il oubliait de tirer, et

et chaque fois il devait la rallumer.

Il avait beau avoir pris la retraite, il bricolait encore un peu, dans son atelier personnel. Il était adroit, il avait fait des objets en bois de toute sorte.

Decembre 1966 CCGR.

MON GRAND-PERE - Urbain -

Mon grand-père a déjà dépassé la septantaine, mais il est encore fort et robuste. Il n'est pas voûté. Son crâne n'a presque plus de cheveux; il en reste quelques-uns complètement blancs. Sa moustache montre qu'il est énergique. Il travaille du matin au soir et ne s'arrête que pour les repas. Il se lève à six heures et va soigner les porcs; il leur fait de la soupe avec de la farine et les restes des repas. A huit heures, quand il a fini, il va déjeuner. Ensuite il s'occupe à des travaux divers; il coupe du bois ou va aider mon papa à la laiterie. En été il épanche le foin. L'après-midi il y retourne et aide à le ramasser. Pendant l'hiver il emboîte des vacherins à la cave de la laiterie. Le soir il lit un moment son journal, puis trouvant l'heure avancée, se couche. Le dimanche il fait un tour dans les bois.

1956 CCGR.

UNE PARTIE DE CACHE-CACHE - Rémy -

Un mercredi après-midi, quelques gamins décident de jouer à cache-cache. Nous tirons au sort pour savoir qui va compter. Le sort tombe sur Charles-Louis. Il commence à compter. Un, deux, trois...

Nous nous enfuyons à toutes jambes. Florian et moi nous nous glissons dans la remise de Mr. Will. Nous grimpons vers la fenêtre qui n'a plus aucune vitre et nous nous camouflons. Quelques instants plus tard nous entendons Charlot crier cent. Il va et vient du côté du grillage. Puis il entre dans la remise. Tout doucement nous

nous glissons par la fenêtre et nous sautons. Puis à la vitesse d'une flèche nous allons nous "taper". Mais malheureusement Florian s'encouble à un fil de fer et va s'étendre de tout son long sur le sol. A ce moment Charlot sort de la remise. Je m'enfuis aussi vite que je peux et je parviens à rattraper Charlot et à me taper. Mais pour Florian, c'est le contraire; Charlot va le taper. Pendant qu'il cherche les autres, toute la bande vient se taper en criant: "Sauvé la bande". Et alors Charles-Louis se remet à compter.

Le 4 octobre 1958 CCGR.

### LA TROUPE AU VILLAGE

Mardi passé les soldats sont venus aux Charbonnières. Le village est tout remué. Les véhicules traversent le village dans un grand bruit de ferraille. Dans les champs, les soldats s'exercent. Les uns ajustent des canons et les camouflent avec application, les autres rampent dans les fossés. Tout à coup, une moto arrive en trombe. L'homme qui la pilote donne un ordre et repart. Les soldats détachent les canons, les accouplent à des jeeps et partent. Pendant ce temps les cuisiniers s'affairent; ils pèlent des légumes, versent de l'eau dans une bouilloire, coupent du bois, ouvrent des boîtes, hâchent de la salade et la jettent dans une boille. Quand le dîner est prêt, ils le chargent sur une charrette et le portent au local. Le soir les militaires sont tous rassemblés sur la cour du local. Les officiers arrivent. Les soldats se mettent au garde-à-vous. Le commandant procède à l'appel. Ensuite il vérifie les baïonnettes. Le soir, les soldats se promènent dans le village.

Le 30 avril 1955 CCGR.

### UNE COLONNE DE TANKS TRAVERSE LE VILLAGE - Urbain -

Nous sortons de l'école. Soudain nous entendons

un petit bourdonnement qui augmente de plus en plus. Tout à coup un groupe d'une dizaine de tanks arrive au tournant du chemin. Ce sont de petits tanks munis d'une tourelle tournante sur laquelle se trouve un canon et une mitrailleuse; quelques crampons et une pelle sont accrochés sur la paroi du tank.

Au-dessus de la cabine tournante, un homme est assis au bord. Il a un casque, de grandes lunettes qui lui recouvrent presque tout le visage et un grand manteau imperméable. Il nous fait signe. Quelques petits garçons, assis au bord de la route, sont enthousiasmés de voir des tanks. Puis il passe de minuscules chars. Ils n'ont pas de toit, pas de canon et sont beaucoup moins lourds; ils font aussi moins de dégâts. Quand ils ont tous passé, on entend le ronronnement de leurs moteurs diminuer. La route est toute sale; par-ci par-là se trouvent quelques mottes de terre.

Mai 1955 CCGR.

#### LE FORGERON AU TRAVAIL - Daniel -

J'entre dans la forge. Une odeur de brûlon flotte dans l'atelier noirci. Je m'avance près de l'enclume. J'aperçois le brasier où rougit un fer à cheval. Monsieur Meyer arrive. Il prend le fer avec une pince. Il pose la pièce sur l'enclume, lève son gros marteau et frappe sur le fer pour le rétrécir. Ensuite il le serre dans l'étau. Avec le gros marteau, il enfonce deux mouchettes. Il prend son chalumeau et soude deux caramels dans chaque morceau du fer. Ensuite il place le fer sur le sabot du cheval et l'ajuste. Il enfonce des clous dans le sabot et fait de même pour les autres sabots. Quand le soir arrive, je pars tout content de savoir comment on ferre un cheval.

Le 5 février 55 CCGR.

LE FACTEUR FAIT SA TOURNEE - Daniel -

Notre facteur se nomme Silas. Il est sympathique. Il est bien bâti avec de larges épaules, un teint hâlé par la pluie et le soleil. Il n'a pas une démarche souple. Notre facteur va toujours du même pas. Il n'est pas très causeur. Dès l'aube il commence la navette, de la gare à la poste avec sa charrette jaune à croix rouge et sa sacoche. A huit heures notre facteur fait sa première tournée. Il commence par les Crettêts. Il va de porte en porte, glissant dans les boîtes à lettres journaux, lettres.

Je le vois entrer dans une maison avec un paquet et j'entends crier: "Facteur". Une dame arrive, signe un carnet. Plus loin, il rencontre un monsieur dans la rue, cherche dans sa sacoche et lui tend son courrier. Puis il continue sa tournée. Par tous les temps Silas arrive à l'heure régulièrement. Nous l'aimons bien.

Le 11 juin 1955 CCGR.

LA SOEUR VISITANTE NOUS EXAMINE - Daniel -

Pendant la leçon de calcul de mercredi, on entend frapper; c'est la soeur visitante. Elle va s'installer vers la grande table. Les élèves disent "eue eue!"

Elle est d'une grandeur moyenne, avec une jupe rayée de traits bleus et blancs; elle porte une coiffe blanche. Elle aime beaucoup les enfants. Elle prépare un carton qu'elle fixe au mur. Elle dit: "Première colonne, venez ici". Au premier, elle donne une lettre: E. Elle lui montre un E tourné dans un sens puis dans un autre et l'élève doit se boucher un oeil. Sil a de mauvais yeux, Mlle Golay le note sur un registre. Une fois que tous ont passé, elle leur fait ouvrir la bouche et respirer fortement. Puis nous partons après avoir salué.

Le 27 juin 1955 CCGR.

IL PLEUT TOUJOURS - Urbain -

Depuis un mois, il pleut toujours, presque sans arrêt. Les nuages passent, poussés par le vent. Certains jours, il pleut peu, mais d'autres il pleut à verse; parfois l'averse s'arrête, le ciel se découvre un instant puis se referme, et les nuages continuent leur course à travers le ciel. Le lac remonte sensiblement, l'eau se refroidit. Les paysans ne peuvent pas rentrer leurs regains qui reste à pourrir. Quelquefois le ciel se découvre le soir, et nous croyons que le temps va changer; mais le matin, quand nous nous levons, il pleut de nouveau. On se croirait en fin d'automne.

Le 1er septembre 1956 CPPHD.

MON JOUET PREFERE - Rémy -

Mon jouet préféré est mon train électrique. Il se compose d'un wagon voyageur, d'un wagon de marchandise et d'une locomotive. Le wagon voyageur est long et vert, exactement comme ceux des CFF. Le wagon marchandise, de petit modèle, est de couleur grise; la locomotive, le principal objet de mon jeu, possède de petites fenêtres bleues qui ressortent du rouge brun. Elle est de construction solide. Mais malgré toute sa solidité, il faut en avoir soin. Quelques rails courbes et droits forment le circuit. Les jours d'hiver, lorsqu'il fait bien froid dehors, je joue avec mon train. Le montage du circuit me prend que quelques minutes. Après avoir bien vérifié les rails, je tourne le bouton du transformateur. La locomotive part. Après avoir exercé la force de la locomotive, je la remets dans le carton.

Le 6 décembre 1958 CCGR.

MAMAN RENTRE DE VOYAGE - Rémy -

Aujourd'hui, maman s'est rendue à Lausanne. J'attends impatiemment son retour au train de sept heures et demie...

Soudain un bruit et des éclats de voix retentissent dans le corridor. Maman entre dans la chambre, suivie de papa qui porte de lourds filets. Je saute au cou de maman qui a l'air un peu fatiguée par ses courses en ville. Assise sur une chaise, elle décrit l'animation qui règne dans les rues et les magasins de Lausanne.

Puis nous nous mettons à table et à la fin du repas, maman ouvre un carton plein de friandises que nous savourons en silence. Le souper fini, maman range les emplettes, échange sa belle robe contre un fourreau et reprend son travail de ménagère.

Le 26 avril 1958 CCGR.

#### J'ARRIVE EN RETARD A L'ECOLE - Rémy -

Je me réveille encore engourdi. Je sens que j'ai bien dormi. Je m'étire et continue à sommeiller en attendant que maman vienne m'appeler. Cinq minutes plus tard, maman arrive en courant: "Allons; lève-toi! c'est sept heures moins cinq!" Je saute du lit et m'habille en hâte. J'arrive à la cuisine les yeux encore à moitié fermés. Je prends ma serviette et file. Arrivé dans le corridor de l'école, je m'essuie les pieds sur la grille de fer. Un bruit de ferraille retentit. Je pèse sur la poignée de la porte. J'entre. Sept heures cinq! Le maître me demande ce qui est arrivé. Je réponds:

- M'sieur, ma maman est restée enformie.
- Bon, va à ta place.

Je gagne ma place, un peu embarrassé.

Le 21 juin 1958 CCGR.

#### MAMAN FAIT LA LESSIVE - Jean-Michel -

Chaque lundi, ponctuellement, maman a rendez-vous... avec sa machine à laver! Ce matin réservé à la lessive passe inaperçu, tant le travail est simplifié par notre machine automatique: un véritable robot! Une fois la vaisselle du déjeuner expédiée,

maman descend à la buanderie avec son paquet de linge sale. Elle a tôt fait de séparer le blanc des couleurs. Bientôt l'eau chaude d'où s'échappe un nuage de vapeur, emplit la cuve de la machine; maman y verse deux doses de poudre à lessive. Le brasseur fait mousser le liquide savonneux dans lequel maman jette son linge, pièce à pièce. Avant de fermer le couvercle, maman écoute un instant le clapotis de l'eau dans laquelle chemises, linges et autres vêtements tournoient sans cesse avec des mouvements de torsion. Pas besoin de frotter, de tordre: maman peut remonter à l'appartement où l'attendent les menus travaux du ménage...

Vers neuf heures la première partie de la lessive est achevée: c'est le tour des couleurs. Mêmes gestes, même travail vite accompli et pas pénible. En fin de matinée, tout est fini, tout est propre. Le linge étendu éclate de blancheur, sous les rayons du soleil. Et miracle de la technique moderne; malgré cette matinée de lessive, maman a eu le temps de nous préparer un succulent dîner.

Vive donc la machine à laver!

Le 16 novembre 1963 CCGR.

### AU BORD DU LAC - Rémy -

Aujourd'hui le soleil nous brûle la peau comme si on nous donnait des coups de verge; malgré cela je roule à bicyclette autour du lac. Je décide de m'arrêter. Je saute de mon vélo et je vais le poser à l'ombre, car le soleil est si brûlant que mes pneus exploseraient. Maintenant je commence ma promenade. Je longe le lac; et au bout d'un moment je découvre une petite plage de sable avec des milliers et des milliers de petits coquillages. J'essaie d'en prendre quelques-uns, mais aussitôt que je les touche ils s'écrasent. Alors je continue ma promenade. Soudain des cris retentissent. Je me retourne brusquement et remarque un grèbe qui s'apprête à plonger. Je l'observe. Au bout de quelques instants il réparaît avec un poisson dans son

bec. Puis d'un coup sec il l'avale et part vers le rivage, car il m'a vu. Je regarde le lac; un souffle léger passe dans l'air, mais sans troubler l'eau. Les vagues clapotent doucement et forment l'écume le long de la rive. Puis je continue ma promenade jusqu'au soir.

Le 15 mars 1958 CCGR.

### AUX BAINS - Rémy -

Vers quatre heures, la plage s'anime. C'est une petite plage bien sympathique entourée d'arbustes et de buissons. Des cheminets sablonneux descendent vers l'eau qui clapote contre les cailloux et qui reflète les roseaux. De loin on entend les baigneurs. Des cris et des piaillements retentissent. Le ponton grouille de gamins et les pieds nus claquent sur les planches. Les enfants s'agitent, se bousculent. Parfois l'un d'eux perd l'équilibre et glisse dans l'eau.

Sur le radeau, deux filles étendues se bronzent comme des lézards. Un plongeur, les bras allongés, pique la tête la première; il émerge trois mètres plus loin en secouant énergiquement la tête.

Le 30 août 1958 CCGR.

### J'APPRENDS A NAGER - Rémy -

Par un beau jour d'été, je décide d'aller me baigner. Au bout de quelques minutes je suis arrivé à la plage. En cinq sept, je suis prêt. Je cours sentir l'eau: pas mauvaise! Alors je recule un peu et saute dans l'eau et disparaît. Puis je vais jusqu'à ce que j'aie de l'eau à la hauteur du cou. Je m'élançe. Au bout d'une dizaine de brasses, je mets les pieds sur le sol sablonneux. De nouveau je m'élançe. Cette fois vers le large. Une grosse vague m'arrive en plein dans la figure. J'en ai plein le nez. Au bout d'un quart d'heure je sors. Je monte sur la planche et vais me sécher. Mais juste avant je fais une petite course pour me réchauffer. Après une heure d'amusement, je prends mon vélo et pars.

Le 5 sept. 1959 CCGR.

EN BATEAU - Jean-Michel -

C'est samedi après-midi. L'horloge de l'église vient de sonner cinq heures. Nous nous dépêchons de courir vers le lac pour faire une promenade en bateau. Tout le monde saute dedans sauf mon cousin qui lève l'ancre. Il saute dedans et nous partons. Chacun à son tour rame. Arrivés vers le port nous tournons. Je ramasse quelques fleurs de nénuphar, car elles sont jolies. Arrivés vers l'île, nous abordons. On pose l'ancre sur terre et nous allons explorer l'île. Six minutes plus tard nous arrivons vers le bateau et nous repartons. Nous passons par le petit passage. Un peu plus loin on voit quelques pêcheurs. Quelques grêbes arrivent à la surface. Et les derniers baigneurs grelottent dans leur linge. C'est à mon tour de ramer. Je rame, mais au bout de 20 mètres j'en ai assez. Mon frère prend ma place. On arrive vers la plage. On s'arrête un moment. Et après nous rentrons. Nous arrivons au bord du lac. Je lance l'ancre et nous sautons sur terre.

Le 32 août 1963 CCGR.

LE SOIR TOMBE SUR LE VILLAGE - Rémy -

Le soleil disparaît derrière la colline. Le fond du paysage se teinte de reflets dorés. Sur la campagne descend un impressionnant silence. Aux bords des routes s'allument des lumières. Les maisons disparaissent dans l'ombre. Peu après, devant la laiterie, la place s'anime. Les gens vont et viennent, portant des bidons de lait. Les enfants jouent, courent et disparaissent. Les lumières s'éteignent une à une. Puis plus rien, tout retombe dans le grand silence. Seules les fontaines troublent encore la paix du village.

Avril 1960 CPPHD.

A LA CUEILLETTE DES PETITS FRUITS - Urbain -

Juillet nous amène avec ses beaux jours la saison des petits fruits. Aujourd'hui il fait beau. Alors maman

me suggère d'aller aux fraises avec mon frère, pour faire un bon souper. Nous partons avec chacun un bidon de deux litres.

Nous arrivons. L'endroit où nous sommes se situe au-dessus d'un chalet: "La Cerniaz". C'est un endroit ombragé par de grands sapins et quelques fayards.

Le sol inégal tapissé de mousses et de pierres est couvert de fraisiers. Nous nous baissions, nous mangeons quelques fraises et commençons la cueillette. Nous cueillons les petits fruits un à un de peur de les écraser. Nous avançons lentement en évitant de les saccager. Au bout d'un quart d'heure de fond du bidon n'est pas encore recouvert. Puis nous faisons à celui qui en cueille le plus. De temps en temps nous en trouvons qui ne sont pas mûres. A la fin de l'après-midi, nous commençons à nous décourager. Nous nous reposons un moment. Puis nous continuons à remplir nos bidons.

Et en rentrant à la maison, nous nous réjouissons de manger les fraises avec du sucre et de la crème.

Juin 1957 CPPHD.

#### SUR LE CHEMIN DE L'ECOLE - Daniel -

Le matin, vers sept heures moins un quart, j'enfourche ma bicyclette, imité par mon frère. Une épaisse brume couvre la campagne. Au loin quelques faucheuses travaillent. Sur la route mouillée les pneus du vélo grésillent, instinctivement je regarde l'heure au clocher. Il est moins un quart. Je vois des paysans qui rentrent de faucher; d'autres portent leur lait à la laiterie. Les fers des chevaux claquent sur la route dure. Tout au long du chemin j'aperçois des ouvriers de fabrique qui se rendent à leur travail quotidien, à vélo, à pied ou même en auto.

Le lac Brenet et le lac de Joux sont calmes. Quelques "chemins" ridés troublent cette paisible plateforme. Les barques de différentes couleurs zèbrent les pointes des deux lacs. Sur le pont de la "Goille" je

vois une eau écumeuse sortir d'une étroite fente. Des poissons grouillent près des cailloux moussus de la berge. Le long du Pont je croise des camions, des chars qui se rendent dans la forêt. Arrivé à l'école, je tire ma serviette du porte-bagage, cours un peu pour me dégourdir les membres, puis je rentre à l'école.

le 5 octobre 1957 CPPHD.

### NOUS MONTONS DU BOIS - Jean-Michel -

Nous sortons de la classe pour aller monter le bois. Ceux qui sont pressés passent les premiers, et les quelques "lanternes" marchent à pas lents. Claude voulant toujours prendre plus de bois que les autres, en verse à tous les voyages cinq ou six. En montant Raymond me tire les cheveux. Et je me dépêche de monter pour les lui retirer. Quand j'arrive en haut je vois Lucien en train de tirer les cheveux à René. En descendant je rencontre Raymond à mon tour, je lui tire les cheveux et me dépêche de descendre pour remonter. Et un quart d'heure plus tard, je dois charger avec Raymond. J'ai toujours les mêmes "clients". André arrive, il a plus de force, je le charge à moitié, car il fait chaud. Je pars à pas réguliers.

### LE ROULEAU COMPRESSEUR - Rémy -

Ce matin, un bruit sourd mais rythmé nous parvient de la route: c'est le rouleau compresseur qui passe.

Le rouleau a fait halte sous le marronnier de la cour. A la sortie de l'école, nous allons l'examiner de près. C'est un véhicule pesant, mastoc et surtout le plus lent de tous. En ce moment, le chauffeur, un ouvrier bien sympathique, ouvre la porte du foyer où flamboie un brasier ardent. A l'aide d'une pelle il jette du charbon au milieu des flammes. Aussitôt une fumée opaque, épaisse et âcre s'échappe de la haute cheminée.

Maintenant le chauffeur prend place devant ses commandes. Il jette un coup d'oeil derrière lui, abaisse

un levier, et le mastodonte se me met en mouvement. Du poids de ses onze tonnes, il va aller aplanir la route en réparation.

Le 13 septembre 1958 CCGR.

MATINEE D'AUTOMNE A LA VALLEE - Daniel -

Dans notre vallée, l'automne a fait son apparition. Dès l'aube un brouillard couvre les champs. Vers dix heures l'air vif se retire, le ciel apparaît d'un bleu pâle. Depuis ma fenêtre je vois les vaches à travers les grandes côtes et leurs sonnailles se font entendre de loin. Un léger vent se lève, faisant tomber les dernières feuilles jaune clair et brun foncé. Les fleurs dans les jardins baissent la tête. Quelques roses ont résisté au froid. Les capicines plus délicates jonchent le sol et répandent une odeur forte. Les chasseurs aux guêtres brunes ont repris leurs fusils; des coups retentissent à travers le bois ainsi que des aboiements de chiens.

Octobre 1955 CCGR.

LES VACHES PATURENT - Rémy -

Le matin, presque par n'importe quel temps, les paysans lâchent leur bétail dans les champs. Folles de joie, les vaches s'éparpillent en gambadant et une symphonie retentissante s'élève de la prairie. Certaines vaches broutent immédiatement, arrachant l'herbe d'un coup sec. Les gourmandes cherchent une touffe de trèfle qu'elles savourent d'un air satisfait. Une fois rassasiées, elles partent en quête d'un lieu confortable pour se reposer et ruminer. Vers le soir, l'air retentit de coups de fouets. Les vaches savent alors qu'elles doivent rentrer. Elles dévalent en trombe la pente en direction du village où leurs propriétaires viendront les chercher.

Le 8 novembre 1958 CCGR.

### UN BON PIQUE-NIQUE - Urbain -

Aujourd'hui c'est mercredi. En sortant de l'école nous décidons de pique-niquer. Avant midi nous préparons nos provisions: thé, soupe, pain, sucre, fruits, pommes de terre et allumettes. Georges prend encore la bâche du camion à son papa pour monter une tente. Arrivés en haut, nous déposons le tout délicatement et nous nous organisons. Mon frère et moi devons faire le feu, Georges et Franck monter la tente. Mon frère ramasse des feuilles et des brindilles pendant que moi je vais chercher des grosses branches. Ensuite il allume le feu qui, hélas, s'éteint aussitôt; alors il recommence jusqu'à ce qu'il prenne. Pendant ce temps, les autres vont chercher des bois en forme de fourche, en plantent deux à distance, en mettent un en travers, puis recouvrent le tout de la bâche, placent des pierres; en bas nous mettons le bidon sur feu et cinq minutes plus tard la soupe est cuite; nous cuisons aussi les pommes de terre et nous faisons du thé. Le reste de l'après-midi, nous le passons à grimper sur les arbres et à nous coucher sous la tente. A cinq heures nous rentrons à la maison, contents de notre pique-nique.

Novembre 1954 CCGR.

### LE MARRONNIER DE LA COUR EN AUTOMNE - Remy -

De jour en jour, le marronnier change d'aspect. Les feuilles de l'été jaunissent d'abord. Les premiers gels badigeonnent de rouille certaines d'entre elles. Peu à peu, tout le feuillage prend une teinte rousse. Alors commence la chute des feuilles. Les unes tombent lourdement, tout droit, sur le goudron de la cour. D'autres glissent lentement, prolongeant leur agonie. Parfois un coup de vent arrache un essaim de feuilles qui tourbillonnent un instant, puis balayent le sol avec un bruit de papier froissé.

Puis un beau matin, le marronnier de la cour se retrouve entièrement chauve.

Le 2 novembre 1957 CCGR.

UN PAQUET - Rémy -

Des pas rapides retentissent dans le corridor, puis quelqu'un heurte à la porte. C'est le facteur qui m'apporte un paquet.

Dès que maman a signé, je me précipite sur elle pour savoir qui m'a envoyé ce paquet, Avec empressement je sectionne la ficelle et j'écarte vivement le papier d'emballage. Sans perdre un instant, je soulève le couvercle et je fouille l'épicéa. Mes mains impatientes découvrent un second emballage qui contient un jeu de construction.

Je pousse une exclamation de joie et je cours montrer mon cadeau à tous les membres de la famille. Cet après-midi, j'écrirai une belle lettre à ma marraine pour la remercier.

Le 18 janvier 1958 CCGR.

Note: dommage que je n'aie jamais eu de marraine! N'avais-je pas osé l'avouer à l'école ?

PAPA SE RASE - Daniel -

Samedi, papa va se raser. Il "pétouille", car pour lui c'est une corvée de se raser! Il prend son blaireau sur lequel il dépose un peu de crème à raser. Il s'en barbouille vigoureusement le visage et aussitôt une odeur agréable se répand dans la pièce. Le savon forme une mousse comme de la crème battue; papa en a jusqu'au nez, aux oreilles, et même dans la bouche; il me semble que ce n'est pas très agréable. Maintenant c'est le tour du rasoir. Il y va délicatement, car une coupure est vite faite. Il tord la bouche de gauche et de droite pour tendre la peau. Encore un petit coup et c'est fini. Le gant de toilette fait le reste.

Septembre 1955 CCGR.

PAPA TELEPHONE - Jean-Michel -

Drin, drin, le téléphone sonne. Mon papa court vers le récepteur. Allô, ici Gaston Rochat les Charbonnières?

- Bonjour Monsieur, je voudrais un vacherin d'un kg. pour demain".

- Oui, vous viendrez à dix heures et demie, il sera prêt. Au revoir, merci.

Il pause le récepteur et marque sur un papier pour ne pas oublier. Et mon papa vient à la chambre d'à côté. Il raconte qui a téléphoné.

Décembre 1962 CCGR.

PAPA LAVE SON SIDE-CAR - Jean-Michel -

C'est le samedi 16 juin. Papa sort son side-car pour le nettoyer, car il est sale. Il prépare le seau d'eau et l'éponge. Il frotte soigneusement le side-car.

Puis il prend le jet pour rincer les roues et les pare-boues. Il me demande d'aller chercher une patte pour nettoyer le reste. J'y cours tout de suite et je lui donne le chiffon. Je l'aide à frotter la caisse et le coffre, car c'est long à nettoyer. Et en dernier lieu je prends le jet pour bien nettoyer. Et mon papa essaye de l'emmoder.

Le 22 février 1963 CCGR.

UN JEU: LA BATAILLE - Daniel -

La bataille se joue sur un terrain plat de 20 m. sur 10 m. Dans chaque camp se trouve dix à 20 joueurs. Chaque équipe a un provisoire, c'est-à-dire un joueur qui se place derrière le camp adverse. Il recueille les balles pour les redonner à ses camarades. Il n'a pas le droit de tuer un adversaire. Les joueurs lancent le ballon au provisoire qui le renvoie, et au moment où un joueur n'a pas pu suivre la trajectoire de la balle et n'a pas pu se garer, ses adversaires lui lancent le ballon. S'est est touché, il doit remplacer le provisoire. Cette fois il peut tuer ses adversaires.

Lundi après-midi je me rends sur la cour où les enfants jouent à la bataille. Le ballon est engagé sur la ligne du centre. Le ballon nous appartient. On place deux joueurs à chaque bout de la ligne de centre. Le provisoire se met en face d'un joueur. On lance la balle rapidement au provisoire qui la relance. Une fois qu'un désordre est établi dans le camp adverse, nous lançons la balle dans un groupe d'adversaires entassés. Un de ceux-ci est touché. Il prend la place du provisoire. De temps en temps la balle change de camp. Puis tout à coup un joueur rapide bloque la balle et la lance avec force dans ma direction. Je suis touché. Je me rends vers les autres touchés. Après une fin acharnée, nous avons gagné de 2 à 0.

Le 22 juin 1957 CPPHD.

#### UN JOUR DE BISE - Daniel -

Un matin un fort vent du nord-ouest souffle rageusement entre les collines de la Vallée de Joux. C'est la bise. Elle vient du pôle nord. Elle souffle par rafales, comme si elle devait reprendre son souffle. Elle balance les arbres dénudés, squelettiques; de temps en temps une branche se casse et tombe avec fracas. La bise s'infiltré dans les granges mal fermées, dans les corridors, partout. Dans l'encoignure des murs elle entasse des feuilles mortes ramassées dans les buissons et sur les routes. Sur le lac Brenet de grosses vagues secouent les petites embarcations, et une écume blanchâtre couvre les bords. Le lac de Joux commence à s'agiter à deux cents mètres du Pont; car à cette extrémité le lac est protégé par la Dent de Vaullion et ses contreforts; une brume épaisse forme un rideau sur l'horizon. Au loin on devine des formes humaines ou des maisons. Les habitants du village s'emmitoufflent dans de chauds vêtements et se coiffent de grandes casquettes enfoncées jusqu'aux oreilles. De gros nuages noirs et blancs passent rapidement, et

leurs ombres dessinent des taches sombres sur le sol.  
En novembre, quand la bise souffle, l'hiver commence.

Le 28 novembre 1957 CPPHD.

### UN TRAVAIL INTERESSANT - Urbain -

Quand les paysans ont rentré les regains, nous, les gamins, nous pouvons tendre des trappes dans les champs. J'aime cette occupation.

Pendant les vacances, de bon matin, je prends mes trappes, vérifie leur bon fonctionnement, passe un couteau à ma ceinture et me mets en route.

Je marche d'abord un quart d'heure et j'atteins un endroit où les champs sont recouverts de taupinières. Je cours chercher quelques bâtons à un taillis proche. Je m'approche d'une grosse taupinière toute fraîche. Et je commence l'opération. Je plante mon couteau tout autour afin de trouver le passage menant au nid. Lorsque je l'ai trouvé, je découpe la motte qui se trouve au-dessus. Et maintenant je dépose le piège. Dans certaines galeries étroites et sinueuses, je dois m'y prendre à plusieurs fois pour le placer correctement. Pour finir je plante un bâton et rebouche le tout avec des mottes, et ainsi de suite, puis je m'en retourne à la maison.

Quelques heures plus tard je reviens à mes trappes. C'est le moment le plus intéressant. Je m'approche de la première trappe, sors la terre, enlève le bâton et tire la trappe. Rien. Aux suivantes, c'est de même. A la sixième, lorsque j'ai enlevé la terre et le bâton, je vois la trappe détendue. "Y a-t-il une taupe ?" Je tire brusquement et à ma satisfaction, une taupe vivante gigotte au bout du piège. A la trappe suivante, je ne découvre que quelques poils. Aux deux dernières, deux taupes se trouvent prises.

Ma tournée finie, je rentre à la maison et dépose les trois queues de mes victimes dans une boîte.

Septembre 1958 CPPHD.

### UN TRAVAIL INTERESSANT - Daniel -

Durant une heure de libre, je ne sais que faire. Tout à coup une idée me monte à la tête; j'ai un petit moteur électrique qui ne fonctionne plus. Je décide de le réparer. Je m'outille d'une pince, d'un tourne-vis et de fils.

Rapidement je déboulonne les écrous qui groupent le moteur en un bloc. J'enlève la carcasse, dévisse l'électroaimant et débranche les frotteurs. Après un nettoyage minutieux, je vérifie le fonctionnement des diverses parties. Le raccordement d'un fil à une borne est sectionné. Je dénude le fil et je verse une goutte d'étain qui, une fois solidifiée, soude les deux corps. Je contrôle les fusibles qui empêchent, durant une émission de radio, les parasites de se propager. Maintenant, il faut songer à remonter le moteur. J'assemble le rotor, le stator, visse les frotteurs. Ensuite vient le moment le plus intéressant. Essayer le moteur. J'embrancher les fils au transformateur, j'enclanche le contact et, dans un grésillement d'étincelles qui, petit à petit, se transforme en un ronronnement monotone, le moteur tourne. Content de ma réussite je l'arrête.

Le 12 septembre 1958 CPPHD.

### UN TRAVAIL PENIBLE - Daniel -

Avec mon frère nous allons mouler des stères de fagard dans la forêt. Ce travail consiste à scier les troncs en morceaux d'un mètre. Pour commencer nous plaçons les troncs dans un endroit où l'on peut scier sans que la scie coince. Parfois il faut les porter. Nous soulevons le plus gros bout et nous synchronisons nos efforts. Le tronc se déplace par à-coups. Quelques fois nous ne pouvons le lever. Alors il faut le déplacer par le système des leviers. Nous passons de grosses branches sous le tronc et nous levons la branche; il nous semble que nos bras vont se rompre

tellement l'effort est grand. Une fois que les troncs sont en place, nous commençons le travail le plus pénible. Nous mesurons le tronc et à chaque mètre nous grifions l'écorce. Nous nous agenouillons dans la neige. Nous saisissons la scie à chaque extrémité. Lentement la scie descend dans le bois. Plus elle descend, plus le son qu'elle émet baisse. De temps en temps nous changeons de position pour nous reposer. Nos muscles semblent se rétrécir. Sans relâche nous finissons de scier les fayards. Nous transportons les billes dans un endroit accessible aux véhicules. Parfois, de la glace colle la bille au sol; à grands coups de hache il nous faut l'arracher de la neige. Lentement nous avançons avec une charge; de temps en temps nous nous enfonçons ou glissons. Après deux heures d'efforts, nous achevons cette besogne. Fourbus, nous chaussons nos skis et nous nous élançons vers la maison. Le bûcheronnage est un travail pénible.

Le 30 août 1958 CPPHD.

#### NOUS MANGEONS LA FONDUE - Jean-Michel -

Le soir maman appelle la famille; moi, le plus petit, je me glisse au coin du fourneau à gaz. Et tout le monde reste en rond en train de manger. Quelques fois des noces se baignent dans la fondue. Mais chacun fait l'effort de ne pas laisser tomber les morceaux de pain. Et on se régale tous. Quand le monde en a assez, il se retire. Et les plus robustes restent pour finir le reste. Quand on a fini, maman verse le café noir. Mais moi je n'en bois point.

Mars 1962 CCGR.

#### MES CHATS - Jean-Michel -

Le dimanche matin, de bonne heure, je me lève. Je vais me laver et m'habille rapidement. Je vais regarder mes chats. Je vois en premier lieu le petit chat sauvage avec sa mère. Il s'amuse très bien. Mais au moindre

bruit il tend l'oreille et part. Quand il est loin, je cours sans bruit vers sa mère. Elle n'a pas peur de moi, elle se frotte à mes jambes. Mais je vais ouvrir la porte de grange pour voir où est le petit. Je saute dans le souterrain, je tends le bras, je sens des poils, c'est le chat sauvage. Il me mord le doigt. Je pars parce qu'il se défend. Je monte l'échelle pour aller voir le solin et les autres chats. Je vois une boule grise, je reconnais mon vieux chat. Je fais du bruit pour le réveiller. Il se réveille et saute en l'air tout effrayé. Je crie Jojo, et il se retourne et me voit tout joyeux. Je le caresse, il me saute au cou tellement il est content; il me plante ses griffes dans la peau. Je continue à chercher le 4ème chat, je ne le vois pas bien loin, il ne bouge pas, je le chatouille. Je le chatouille. Il ne bouge même pas l'oeil. Je le soulève et enfin il se réveille. Je le prends sur les bras et je le descends.

Septembre 1962 CCGR.

PROMENADE AVEC PAPA - Jean-Michel -

Mon papa embrille le side-car. J'embarque dans la caisse et nous partons en direction de la Muratte. Arrivé, je saute de la caisse. Mon papa prend la clé de contact et se casse un bâton et nous disparaissions dans le feuillage d'automne. Tout en marchant j'observe la nature qui se prépare pour l'hiver. Mais tout n'est pas en forme, les oiseaux sifflent. Tout à coup mon papa me dit: "Regarde cet écureuil". Mais trop tard, il a disparu dans les feuilles. Les feuilles deviennent de plus en plus rares. Nous avançons dans la direction des tasses. Nous apercevons les pas, mais pas de blaireaux. Ils sont sûrement déjà endormis. Puis nous nous dirigeons vers le chemin du retour. Quelle merveilleuse journée d'automne.

Février 1964 CCGR.

### UNE JOURNEE DE MON PERE - Jean-Michel -

C'est à 6 heures moins un quart que mon père se lève. A 6 heures il est en bas et commence le travail après avoir changé de chaussures. Après quoi il donne le foin aux vaches, tire le fumier et la traite commence. Et c'est pendant une demi-heure que le lait arrive dans le seillon par tirées régulières. Une fois les seilles pleines, il va les vider dans la boille qui attend à l'entrée de l'étable. Cette besogne finie, il couvre le bidon et le porte à la remise. Celui-ci attend l'heure du coulage. Ensuite il sort le fumier, il descend du foin, donne de la farine... Et c'est à sept heures et demie qu'il monte déjeuner. A huit heures le travail recommence. Il faut aller emboîter ou tourner les vacherins. A onze heures, il descend à la laiterie chercher des vacherins.

Après le dîner il faut aller saler les pâtes molles. De temps en temps il se dérange pour servir un client, va chercher des boîtes. Vers cinq heures il faut de nouveau aller traire et faire les travaux de l'étable. A 8 heures tout est fini. Il a terminé sa journée.

Le 8 décembre 1966 CCGR.

### PANNE D'ELECTRICITE - Daniel -

L'hiver passé, lors des premières neiges, nous avons eu une panne d'électricité. De gros flocons sont tombés. Les fils électriques trop chargés se sont rompus par endroits. Le soir, voulant allumer la lampe, plus d'électricité. Je prends la lampe à pétrole et l'allume. La lampe est vide. Je vais chercher du pétrole chez mademoiselle Aline. Je cours dans la bouillie. Je reviens. Le pétrole est là, mais la mèche nous donne du fil à retordre. A force de nous énerver, nous arrivons enfin à l'allumer. Nous faisons nos leçons. La flamme oscille sans cesse. Quelquefois nous devons l'allumer. Nous ne voyons pas très clair, car ce moyen est peu pratique, peu agréable et très coûteux.

Le 3 septembre 1955 CCGR.

### LE TRAVAIL QUE JE PREFERE - Urbain -

Fendre le bois, voilà le travail que je préfère les jours de congé, lorsqu'il y a du bois scié. Je prépare mon tronc, le cale, vais chercher ma hache, retrousse mes manches et me mets au travail. Je pose un bois sur le tronc, lève ma hache bien et frappe le bois qui se partage en deux. Je me baisse, en prends une moitié, la coupe en bûches égales. Le temps passe. La sueur me coule au front, je m'éponge, me repose un peu. Je bois une gorgée d'eau fraîche prise dans une bouteille. Puis je continue. De belles bûches blanches s'accumulent devant mon tronc. Elles forment bientôt un bon tas. Et je coupe ainsi pendant une bonne partie de l'après-midi. A quatre heures, quand la cloche de l'église sonne, je pose ma hache et entasse mon bois contre le mur. Le travail fini, je m'en vais content.

Le 6 décembre 1956 CPPHD.

### UN DERNIER BEAU JOUR D'ARRIERE-AUTOMNE - Urbain -

Aujourd'hui, un beau jour d'arrière-automne se lève. Aucun vent ne souffle. Pas un nuage ne passe dans le ciel d'un bleu pâle. Les arbres, presque tout dépouillés, tendent leurs branches nues vers le ciel, tels des bras suppliants. A leur pied gît un épais tapis de feuilles mortes.

Un soleil doux nous réchauffe de ses rayons. Les façades des maisons proches du lac se reflètent dans l'eau calme.

Les vieilles personnes profitent de ce renouveau de chaleur pour faire une dernière promenade. Les paysans vont mener du fumier dans les champs. Une lessive flotte au vent. Les ménagères rouvrent leurs fenêtres. Quelques personnes ajustent les fenêtres doubles. Des cantonniers échelonnent des pare-neige le long des routes exposées au vent. A peine sortis de l'école, les écoliers s'élancent de nouveau vers la place de jeu

et s'ébrouent comme des poulains lâchés.

Et chacun apprécie ce dernier beau jour, juste à la veille du long hiver.

Novembre 1958 CPPHD.

### ENFIN LA NEIGE - Daniel -

Le mois de décembre tire à sa fin; il est laid avec ses champs couverts d'herbe grillée par le gel, ses arbres morts, ses routes ruisselantes d'eau. Pendant la nuit du trente et un décembre, la neige se met à tomber. Le matin, un fin tapis recouvre les toits et les champs. Les enfants bien emmitouflés s'élancent dans la neige. Les grands sortent leurs skis, les petits les luges et d'autres construisent des fortins, lancent des boules de neige. En peu de temps les pentes sont recouvertes de gamins criant à tue-tête. Mais pour les cheminots et les cantonniers, c'est l'enfer, car il faut peler, passer le triangle et mettre des pare-neige. Pour certaines grandes personnes, c'est un plaisir de pouvoir s'élanter à skis sur les pentes vertigineuses, de virer à gauche, à droite. Vive la neige!

Le 14 janvier 1956 CCGR.

VOICI L'HIVER (L'opinion de quelques personnes).

- Daniel -

### La mienne

L'hiver, la saison que j'aime le mieux avec l'été, dure du mois de décembre au mois de février. En hiver la nature se repose et toute la végétation s'arrête. La population s'emmitoufle chaudement dans de chauds vêtements. Il n'existe plus de lac. En hiver j'aime voir les arbres givrés et les vitres couvertes de cristaux. Nous pouvons pratiquer plusieurs sports: le ski que je préfère au patin, car c'est un sport difficile. J'aime aussi les batailles de boules de neige où je ne trouve pas souvent mon maître. Je déteste l'hiver quand il n'a pas de neige ou quand il pleut.

### Celle de mon grand-père

Je n'aime pas beaucoup l'hiver; il apporte le froid et la neige. Je dois chausser mes bottes ou brasser la neige jusqu'aux genoux trois fois par jour pour aller soigner les porcs. Quand les routes sont glissantes, je m'étale quelquefois. Je ne peux plus aller me promener dans les forêts ou dans les pâturages; plus "faire du bois" car trop de neige recouvre les forêts. Parfois les conduites gèlent et il faut dégeler les tuyaux avec un chalumeau. Je n'aime pas voir les arbres défeuillés et les animaux souffrir de faim. Il faut déblayer les chemins et de temps en temps piocher pour enlever la glace qui couvre les marches d'escaliers. Il faut s'habiller chaudement et allumer du feu dans les chambres. J'aime un peu l'hiver parce qu'il y a les bricolages à faire par la maison. L'hiver est la plus mauvaise saison de l'année.

Le 16 janvier 1958 CPPHD.

### LE PASSAGE DU CHASSE-NEIGE - Daniel -

Depuis plus de six heures il tombe une neige granuleuse. Quatre à cinq centimètres de flocons recouvrent la route. Diverses empreintes d'automobiles creusent de petits sillons sur ce tapis. Dans le lointain, un bruit de grelots secoués se rapproche lentement. Bientôt j'aperçois dans le contour des chevaux qui tirent "à plein collier" un lourd chasse-neige en bois avec de solides ferrures. Derrière un homme dégage les croisements des routes. Les chevaux couverts de sueur avancent lourdement dans cette neige. Lorsqu'ils arrivent à ma hauteur, je constate que le chasse-neige se compose de trois parties: deux sont mobiles, reliées entre elles par de grosses barres de fer. Cette partie zigzague derrière l'autre. La neige glisse le long du triangle et un haut remblai s'entasse le long de la route. Sur cette route plane et lisse, les cantonniers avancent prudemment. Quelques fois

une auto se trouve sur le passage et il faut toute une manoeuvre pour qu'elle puisse passer. De temps en temps une partie des bords s'écroule et les cantonniers pelent pour réparer ces dégâts.

Le 15 janvier 1958 CPPHD.

PREMIERE RECREATION SOUS LA NEIGE - Rémy -

Pendant une demi-heure, nous attendons impatiemment la récréation. Les minutes passent, et puis dix heures arrivent. Après avoir donné l'heure de sortir, le maître fait distribuer les pommes. J'ai mangé la mienne. J'enfile mon bonnet et cours dehors. Je prends un peu de neige, la serre et forme une boule. Je vise soigneusement l'arbre et je la lance. Mais je le manque. Puis je prends mon élan et me glisse. A la première glissade tout va bien, mais la deuxième est fatale. Je croche au goudron et je vais m'étaler de tout mon long dans la neige. Alors nous commençons à jouer au ballon. Le ballon arrive vers moi; je veux le shooter. Mais je glisse et me retrouve les quatre fers en l'air. Quand le ballon passe par-dessus la barrière, il roule sur la neige et forme un bloc. Le maître nous appelle, alors nous rentrons, un peu déçus.

Le 22 novembre 1958 CCGR.

UN GROS CHAGRIN - Jean-Michel -

Aujourd'hui Jacques-Louis va partir pour Vich. Alors je décide d'aller lui donner un coup de main. Je monte le Crêt-du-Puits tout lentement et quand j'arrive chez lui, il est en train de charger les meubles et le matériel de cuisine. Je l'aide un moment. Puis quand le dernier meuble est chargé, il entre dans le camion après m'avoir fait ses adieux.

Je rentre à la maison tout triste, tout plein de chagrin et plein d'embêtements; car c'était mon meilleur ami, et on s'amusait bien ensemble. On fabriquait des arcs et des tas d'armes et on aimait chacun les mêmes

jeux. On allait dans les bois pique-niquer et faire des feux d'enfer. Et on passait notre temps comme ça. Mais ma maman m'a promis de le prendre en vacances s'il pouvait venir. Et nous serons joyeux de revivre le passé. Et nous pourrons de nouveau aller dans les bois.

Le 8 septembre 1963 CCGR.

QUAND JE CROYAIS ENCORE AU BON-ENFANT - Urbain -

A l'âge de cinq ans, je croyais encore au Bon-Enfant.

Je me le figurais grand, vêtu d'un manteau rouge écarlate, chaussé de bottes bien rembourrées. Un grand bonnet le coiffait. D'une main il tenait une canne noueuse et de l'autre il tirait un âne tout chargé de jouets merveilleux.

Déjà bien avant Noël, je me demandais ce que le Bon-Enfant m'apporterait. Plus Noël approchait, plus je m'impatientais.

Et le soir de la veille de Noël, lorsque je rentrais de l'église avec mes parents, je plaçais mes plus gros souliers près du fourneau. Et de nouveau je laissais mon esprit vagabonder sur ces belles choses qu'il m'apporterait.

Avant d'aller me coucher je disais à maman:

- "Tu laisseras la porte ouverte afin que le Père Noël puisse venir". Tranquillisé, j'allais au lit. Mais je ne pouvais m'endormir, pendant toujours au Bonhomme de Noël. Le matin, de bonheur, je me levais tout excité et courait à mes jouets et mes friandises. Je les palpais, les regardais, croyant presque rêver. Et je remerciais le Bon-Enfant comme s'il se trouvait encore devant moi.

Janvier 1959 CPPHD.

NOËL EN FAMILLE - Daniel -

C'est Noël. Nous attendons avec impatience que l'arbre soit allumé. Il est si beau avec ses bougies multicolores, ses boules qui se reflètent, ses cheveux

d'ange qui s'effilochent... Le moment est venu, nous allumons les bougies et nous éteignons la lampe. Il brille comme un bloc d'or, il se reflète sur le parquet bien ciré. De temps à autre une branche tente de brûler. Nous allumons les soleils qui crachent des étincelles de tous les côtés. Nous chantons nos chants d'école et quelques cantiques. Nous regardons les bougies qui se consomment lentement et en versant des gouttes de cire sur les branches. Maman met le couvert. Nous mangeons de bon appétit, les morceaux qui recouvrent les plats. Une fois le repas terminé, nous regardons encore un instant le sapin avec ses bougies qui fondent et finissent par s'évanouir. Il ne reste plus qu'un minuscule morceau de mèche.

Ainsi se termine Noël.

Le 19 janvier 1956 CCGR.

#### UN APRES-MIDI A SKI - Urbain -

C'est mardi, nous avons congé. Alors nous décidons avec mes camarades d'aller à ski. A une heure et demie, nous partons. Nous traversons la Sagne à toute vitesse. Arrivés de l'autre côté, nous commençons à grimper sur la pente. Près de la Corne nous faisons une descente; puis, la trouvant bien, nous redescendons. Georges fait un plongeon et se relève tout blanc. Ensuite, nous continuons sans trop nous presser. Arrivés au Chalotet, nous regardons si nous trouvons la clé; mais nous ne la trouvons pas. Je pose le sac et nous allons faire quelques descentes derrière le chalet. Après avoir bien skié, nous remontons, reprenons notre sac et partons ailleurs pour construire un feu. Quand nous avons trouvé l'endroit idéal, nous déblayons la neige, coupons des branches sèches et commençons; les premières fois nous ne réussissons pas, après il s'allume. Nous mettons fondre de la neige. Pendant qu'elle fond, nous commençons à avoir froid aux pieds et aux mains. Impatients nous versons l'eau, chaussons nos skis et partons.

Mairs 1956 CPPHD.

### LA CLASSE SE LUGE - Rémy -

Ce matin, le maître nous a dit: "Prenez vos luges pour la leçon de gymnastique de l'après-midi". Personne n'oublie la sienne et à treize heures, une trentaine de luges sont alignées dans la cour...

Voici la fin de la récréation de 15 h 1/4. En tenue de sport, leur luge prête, les élèves attendent le signal du départ. Enfin, sur un ordre du maître, la caravane s'ébranle en direction des Brûlées. Une mince couche de neige mate, saturée d'eau, recouvre les champs que nous traversons.

Arrivés au bas des Brûlées, la troupe se disperse sur la pente. Chacun choisit la piste qui lui paraît la meilleure et les descentes commencent. Les prudents s'élancent depuis le milieu de la piste, les téméraires préfèrent les endroits les plus rapides et prennent le départ à l'aurée du bois.

Voici Pau-André qui descend à vive allure. Sa luge bondit, caracole, force vers le bas, tandis que le conducteur se cramponne comme il peut pour ne pas se faire désarçonner. Plusieurs élèves n'ont pas de courage et freinent pour réduire la vitesse. Deux filles, blêmes de peur, filent vertigineusement sur la piste, s'arrêtent enfin et remontent en riant aux éclats.

Mais 16 heures ont sonné et plusieurs lugeurs sont fourbus de fatigue. A part quelques casse-cous qui s'exercent encore, les élèves rentrent en classe en commentant bruyamment leurs folles glissades.

Le 14 novembre 1959 CCGR.

### AU CONCOURS DE SKI - Rémy -

Presque chaque dimanche, on peut aller assister à une rencontre de skieurs de la région. Les gens se rendent en foule aux concours internationaux, mais, dans les épreuves des petits clubs, peu de gens se déplacent, car ils préfèrent rester au chaud.

Cet après-midi, je me rends au village voisin pour

assister à un concours de slalom. L'air est glacé, les gens chaudement emmitouflés marchent sur place pour se réchauffer les pieds. Comme dans tous les concours, les visages sont tendus d'attention, et chaque fois qu'un concurrent réalise un temps remarquable, les gens si immobiles auparavant hurlent à qui mieux-mieux. Mais souvent, avant la clôture des épreuves, plusieurs personnes s'en vont, lassés de cette distraction.

À la fin du concours les spectateurs partent par petits groupes, commentant les résultats des skieurs et se dirigent vers la grande salle en général où a lieu la distribution des prix.

Le 9 février 1961 CPPHD.

### J'APPRENDS A PATINER - Rémy -

Par un temps assez froid, je décide d'apprendre à patiner. Je demande à mon frère de me fixer les patins. Une fois prêt, je cours vers les Cruilles. Arrivé au bord de l'étang, je me dépêche d'enfiler mes souliers. Ouf: fini. Ça n'a pas été sans peine; j'enfile la clé dans ma poche et essaie ma première glissade. Pendant plusieurs instants je m'efforce d'avancer et de tenir l'équilibre. Au bout d'une dizaine de minutes, je vais à peine mieux. Je ne patine pas très fort, mais précautionneusement. Soudain une fente se présente devant moi. Comme je ne sais pas virer, je ne peux pas l'esquiver; un de mes patins se prend dans la crevasse et je vais volplaner les quatre fers en l'air un bout plus loin. Après être remis de mon émotion, je me relève. Mais il manque un patin. Je le retrouve coincé dans la crevasse. Je m'installe sur la glace et le revisse. Puis je continue. Mais le soir arrive et je sens que mes jambes ne me portent plus. Alors j'enlève mes patins sur le bord de l'étang et je rentre à la maison.

Novembre 1959 CCGR.

### 20° AU-DESSOUS DE ZÉRO - Urbain -

Aujourd'hui, le thermomètre marque 20 degrés en dessous de zéro. Le ciel tout bleu forme un plafond

uni d'où le soleil nous envoie sa lumière diffuse. Une épaisse couche de givre couvre les barrières et les branches des arbres. Lorsque nous marchons sur la neige, nos pas crissent agréablement à nos oreilles. La route s'étend comme un long serpent lisse. Sur le chemin de l'école le froid nous pique le nez et nous grille les oreilles. En passant à travers le village, nous rencontrons quelques ouvriers de fabrique bien emmitouflés qui se dépêchent. Plus loin deux vieux discutent devant le thermomètre. "C'est la première fois qu'il fait aussi froid cette année. Mais tu te rappelles, il y a dix ans, il a fait au moins trente degrés".

Et quand nous arrivons à l'école nous avons les sourcils givrés.

Le 1er février 1958 CPPHD.

Et Daniel, dans la même classe, que dit-il, lui, de ce grand froid ?

Je prends mon vélo: dans quel état je le trouve; les poignées du guidon gelées et les chromes recouverts d'une couche de givre. Sans bonnet et sans mitaines, j'enfourche mon vélo. Bientôt mes doigts s'engourdissent, je ne sens plus mes oreilles, le froid mord mon nez. Ma veste se couvre de givre; et il me semble que je porte une armure de chevalier. Les pneus crissent sur la route. Pas un chat dans la rue; des autos sont arrêtées devant les cafés. Aux gargouilles pendent de grands glaçons. De toutes les cheminées sort une épaisse fumée. Le bleu du ciel semble s'éteindre lentement dans la brume. Quelques oiseaux grelottent sur une branche ou dans un chéneau, la tête rentrée dans les épaules. De longs craquements parcourent le lac gelé; la glace se retend. Quand on respire, une vapeur s'échappe de la bouche ou du nez.

DESCENTE A SKI - Rémy -

Parvenu au haut de la pente, je tourne mes lattes et je m'élançe. Je me pousse à l'aide de mes bâtons pour prendre de la vitesse. Bientôt je file comme une flèche et l'air siffle à mes oreilles.

Je me penche à gauche, à droite, je disparaiss dans un creux, puis surgis plus loin sur une bosse que je franchis d'un coup de reins. la vitesse augmente et je plonge vers le bas de la piste en balançant mes bâtons.

J'arrive en trombe devant un rideau d'arbres que je traverse comme l'éclair, puis je m'arrête dans un jaillissement de poussière de neige qui scintille au soleil.

Le 1er février 1958 CCGR.

(Je n'en faisais pas autant!)

LE RAMONEUR - Rémy -

Son échelle au bras et son attirail sur l'épaule, le ramoneur fait sa tournée. Voici justement ses pas lourds qui résonnent dans le corridor.

Le ramoneur grimpe au galetas, ajuste son échelle dans l'ouverture de la lucarne et se hisse sans effort sur le toit saupoudré de neige glissante. Il s'approche prudemment d'une cheminée et y glisse son hérisson qu'il remonte et redescend plusieurs fois.

De la chambre où maman tricote, on entend un raclement répété qui fait sursauter Minette. Au bout d'un moment le timbre retentit; quand maman ouvre, la silhouette sombre du ramoneur se détache dans l'encadrement de la porte et ses dents blanches brillent avec éclat. Le ramoneur vide encore la suie qui s'est accumulée au fond des cheminées puis il s'en va.

Le 8 mars 1958 CCGR.

F I N

## POSTFACE

Nous autres les 4 frères RoCHAT, lors de la rédaction de tous les textes qu'on aura pu lire précédemment, n'avons fréquenté que deux classes et deux instituteurs. La classe de Gilbert Reymond dit Pompon, aux Charbonnières, de la 3ème primaire à la 6ème primaire; et la classe de Paul-Henri Dépraz, sans surnom, simplement dit Paul-Henri, de la 1ère de prim-sup, à la 3ème année. Exception faite pour Jean-Michel dont les 3 cahiers de rédaction ne concernent que la classe des Charbonnières.

Nous n'avons peut-être pas écrit des chefs-d'oeuvres, bien qu'apparaissent par-ci, par-là, des textes bien ficelés et agréables. Comment maintenant avons-nous été jugés par ces deux maîtres? C'est ce que nous allons voir plus bas. Leurs remarques sont inscrites au stylo ou à l'encre rouge dans les marges ou en fin de texte. Elles valent parfois leur pesant de vacherin! Commençons par l'aîné.

Urbain. Le voilà donc au banc des accusés. Car les remarques négatives primeront naturellement sur les positives.

Chez Pompon, cahier no 1, de 1954 à 1956. Pas grand chose. Ce maître dans le fond tolère pas mal de chose. On relève simplement: écrits mieux - ponctuation insuffisante. C'est tout.

Même cahier; passage chez Paul-Henri en 1956:

Attention à l'orthographe - Trop de fautes - Soignes aussi les petits détails (ponctuation) - Copie -. Etc.

Cahier 2. Si tu soignais les détails ce serait bien meilleur - Court, médiocre, mal soigné; mal ponctué, Urbain, gare à toi! - Court et mauvais. - Rédaction lourde et embarrassée, médiocrement écrit - Des négligences impardonnables dans la ponctuation et l'orthographe et l'écriture gâtent tout. - Meilleur. - Fainéant et peu soigneux encore! - Médiocre, et surtout rédigé avec négligence - J'ai déjà lu ça! - Je ne sais pas comment tu oses écrire dans ton cahier un premier paragraphe pareil. -

Daniel, à toi la place!

1ère école des Charbonnières, de 1954 à 1956. Jolis dessins en tête des textes.

Chez Pompon donc: Ecris mieux - change de buvard - écris mieux - peu soigné -.

C'est modéré dans le fond, mais attention, voici le plat de résistance avec Paul-Henri:

Écriture et orthographe mauvaises! - soigne ta rédaction - mal écrit, pas soigné en orthographe ni en rédaction - trop court - ponctuation - mal écrit - l'orthographe est désastreuse, la rédaction très négligée, les idées mélangées = très mauvais (la note en conséquence). Médiocre, tu ne mets aucun soin - bien observé - pas mal raconté, mais quelle petite saleté, négligée et sans orthographe; copie - rédaction et orthographe déplorable - et ne fais donc pas autant de fautes - tout cela est bien pensé, mais rédigé sans soin! - tous les détails sont négligés, copie-trop de fautes, court - peu, bien peu de soins, copie - tu ne sais pas ta conjugaison - vivant et malheureusement gâté sur la fin par le manque de soin! -

Et voilà le travail!

Rémy. A quoi en étais-je, moi ?

Chez Pompon. 1957 - 1958. Bien. Cahier à recoudre. Rien d'autre. Ça n'est pas normal, ça. Voyons plus tard.

1958. Ecris mieux (3 fois). Pas plus. On s'en voudrait d'avoir été si bon élève. Ça n'est pas bon signe!

Peut-être que chez Paul-Henri dès 1960... Copie, très mal écrit. - Trop négligé, copie. Peu soigné, copie. Mal écrit, copie. - C'est en général bien rédigé. Attention à mettre plus de soin aux détails... et partage ton texte en plusieurs paragraphes. - Médiocre et mal écrit. - Ecris donc mieux. Dommage: 1) que tu persistes à écrire des rédactions "bloc" sans un seul alinéa... 2) que tu prendes qu'un sujet sans grand intérêt.

La prim-sup, donc, ne me réussissait pas autant que la primaire.

Et le petit dernier, Jean-Michel, chez Pompon, que devient-il.

1962. Écriture pointue. Il est dit de lui: Travail pas fini - trop court - construit mieux tes phrases et termine par un point - vérifie l'orthographe avant de copier ta composition - trop court - idées mal exprimées, négligences.

1963. Écriture toujours pointue. Manque de soin - relis donc! - insuffisance - trop négligé - les ping-pons ont-ils des dents? - tes idées sont bonnes, mais souvent maladroitement exprimées - insuffisant - trop court, style enfantin - gâchis - quel français! - écris mieux - tâche de t'exprimer mieux - travaux négligés - tâche de t'exprimer en français plus correct - écris mieux - bon, mais un peu bref. -

1966. Ton style n'est pas fameux! - court mais intéressant - trop bref - beaucoup trop bref - adapté d'après un texte de Hervé Bazin: vipère au poing!

On a pas fait du Maupassant, nous autres quatre. Mais on a exprimé quand même ce bout de la Vallée en toutes saisons. On a parlé de la famille, des travaux de la maison et des champs. Et ça, ça compte. Quant aux remarques aigres-douces de Paul-Henri... Avait-il seulement pris le temps de nous apprendre la manière de rédiger un texte? Sûrement que non. Tant mieux après tout, il n'aurait réussi qu'à nous déformer l'écriture. Mais bref, tout ça, c'est l'école, et il n'y a pas lieu de trop se formaliser.

Pour l'heure les Editions le Pèlerin vous disent à tous, à l'année prochaine, pour une nouvelle mouture de ce genre. Ainsi naîtra une nouvelle brochure qui s'intitulera: "Enfance II". Elle sera, celle-ci, dédiée à notre mère qui fêtera ses 75 ans.